

ARTICLES

JAN CIOPÍŃSKI

KÉSIK BÁŠ KITĀBÝ, VARIANTE DE KAZAN
III. Commentaire

Le livre de la Tête coupée, dont le texte de Kazan, avec des remarques préliminaires, et la traduction ont été présentés dans deux tomes précédents de *Folia Orientalia*, est un exemple typique des récits religieux en vers, qu'on appelle, dans la littérature turque, *dinî destanlar*. Ces récits, écrits le plus souvent en forme de *mesnevî*, parlaient de la vie du prophète Mohammed, des actions héroïques de ses premiers successeurs, du paradis, de l'enfer ainsi que d'êtres, et de phénomènes extraordinaires et fantastiques. Ces poèmes, récités par coeur ou lus à des assemblées populaires (*mecelis*), composées de gens simples, avaient pour but l'éducation des auditeurs dans l'esprit des commandements et des règles de la religion musulmane. Répétés plusieurs fois, parfois en prose, ils étaient très populaires parmi le peuple turc, surtout sur le territoire de l'Asie Mineure, où ils provenaient des sources arabes, mais aussi au-delà de ses frontières, atteignant même le lointain Kazan où, en 1846, donc au moins 500 ans après la date présumée de la naissance de l'oeuvre, *Le livre de la Tête coupée* fut enfin publié en caractères imprimés. Il convient ici de prêter attention au fait que cet ancien imprimé de Kazan n'a pas été conçu dans un but philologique, mais — comme cette courte notice, insérée à la dernière page, après le texte même de l'oeuvre, le fait remarquer — „attendant des lecteurs une prière dans l'intention des serviteurs de Dieu musulmans“, c'est-à-dire dans un but tout particulièrement religieux. Il est très possible que l'initiative du

brave bourgeois de Kazan — Hasan Mürtezi-oglu Maksutov — qui a donné naissance à notre variante kazanienne du *Livre de la Tête coupée* soit tenue d'être expliquée par le principe connu en Orient, suivant lequel la copie, ou la réalisation, par des moyens d'ordre matériel, de la polycopie d'une oeuvre littéraire au caractère religieux (en l'occurrence, ce serait „les soins“ mentionnés dans ladite notice qui auraient abouti à la réalisation de l'imprimé) possède le pouvoir d'un acte expiatoire. Indépendamment des motifs, le choix même de ce texte, justement à cet endroit et en ce temps, constitue la preuve indubitable de la popularité non affaiblie de notre *Livre*...

Destiné à être énoncé à des assemblées populaires, *Le livre de la Tête coupée* possède des dimensions favorables (134 *bājt's*, c.-à.-d. 268 vers) à la communication du texte entier en une seule séance. S'il s'agit du contenu, on peut affirmer que, dans ce poème, ainsi que dans d'autres de ce genre religieux, il est subordonné à l'idée principale de la didactique et de la morale.

Le poème commence par une invocation à Dieu pleine d'humilité et se termine par une bénédiction adressée au prophète Mohammed. Cette ambiance de dévotion musulmane imprègne toute la suite du poème. Voici *Tête coupée* — martyr par sa foi musulmane: — la seule raison du tort causé par l'affreux géant est le fait que notre martyr est un musulman, un bon musulman, qui a accompli cinquante fois(!) le pèlerinage imposé par l'Islam, qu'il fait le bien et aide les affamés et les déshérités. L'aumône — c'est aussi l'un des principaux devoirs du musulman. Voici notre héros — Ali qui se dirige vers la demeure du géant avec *Tête coupée*: — sa monture — Duldul „file en avant comme une flèche lancée“, et pendant ce temps Ali „ne laisse de lire le Coran de bout en bout“. De plus, au cours de ce voyage, „cinq fois Ali fait sa prière en temps prescrit; la *Tête* fait aussi sa prière avec Ali“. La prière quotidienne à cinq reprises — c'est aussi l'un des devoirs fondamentaux du musulman; ici, il n'est même pas négligé malgré les circonstances défavorables. La prière, la prosternation devant Dieu, la répétition du Nom divin, l'offrande à Dieu d'actions de grâces, — c'est ce qu'Ali ne néglige, même pendant la lutte contre le dangereux géant. Au cours de cette lutte, Ali, avant de tuer ce géant, l'engage à se convertir à l'Islam. C'est

seulement quand celui-ci refuse en blasphémant qu'Ali lui donne un coup mortel de son épée. C'est uniquement dans ces circonstances que causer la mort de quelqu'un est un acte digne d'un musulman. Les musulmans sauvés par Ali ainsi que les compagnons (*aṣḥāb*) du prophète Mohammed, au moment où ils se rencontrent de nouveau, adressent à Dieu des remerciements solennels. Nous avons aussi, dans notre poème, des exemples de foi en la puissance miraculeuse des prières. C'est ainsi que les prisonniers du géant libérés — de bons musulmans — restent perplexes au fond du puits. Ali prie et alors Dieu ordonne à l'archange Gabriel de les élever sur ses propres ailes au-dessus du puits. La prière du prophète Mohammed a fait rendre par Dieu le corps de *Tête coupée*, ainsi qu'à sa femme et à son fils. Il semble caractéristique qu'Ali et le prophète Mohammed lui-même ne font que prier, cependant que Dieu fait les miracles. Remarquons que l'auteur du poème, tout en glorifiant Ali, n'oublie la place due à Mohammed qu'il situe plus haut, bien sûr. Ainsi, pour que Dieu rende le corps des victimes du géant, la prière de Mohammed lui-même a été nécessaire, alors que celle d'Ali a causé seulement la sortie miraculeuse du puits. Il en est de même au moment où Ali a rencontré les musulmans emprisonnés; ceux-ci lui ont appris que l'Élu, c'est-à-dire le prophète Mohammed était déjà venu chez eux et leur avait prédit l'arrivée d'Ali et la fin du géant. L'atmosphère de piété musulmane se manifeste aussi dans des phrases séparées que l'auteur ajoute après chaque évocation de femme, comme s'il battait sa coulpe. Cf., par exemple, les vers 245 et 246.

Il ne faut pas oublier cependant que, tout en étant très imprégné de dévotion musulmane, le poème ne cesse d'être une oeuvre chevaleresque, célébrant les exploits héroïques d'Ali — chevalier musulman. Ali possède tous les attributs et les caractéristiques de chevalier que Roland lui-même, le preu de Charlemagne, ne mépriserait: — un cheval, le courageux Duldul, qu'il montait à merveille, une épée au tranchant dédoublé, le célèbre Zulfyqar, dont il se servit si bien dans la lutte contre le géant, un bouclier, avec lequel il repoussait les coups de l'énorme massue du géant, et — ce qui importe le plus — une foi profonde qui armait son bras plus que son Zulfyqar, une force prodigieuse qui lui permit de vaincre des centaines de géants, l'honneur du cheva-

lier qui l'incita à réveiller son adversaire endormi, afin qu'il se batte avec lui en duel régulier, et enfin un courage héroïque qui le poussa à défendre les faibles et les opprimés.

En la personne du géant (*dév*), Ali a trouvé un adversaire digne de lui, adversaire sans doute non moins terrible que le vaincu du patron de la chevalerie européenne — Saint Georges. Le géant, personnifiant tout le mal, constitue l'antithèse d'Ali et de Tête coupée. C'est un ennemi juré de l'Islam. Il s'acharne et se déchaîne contre le Prophète. Il veut détruire Mecque et Médine, les villes saintes; il veut exterminer tous les musulmans du monde... Énorme comme un minaret, armé d'une massue de fer, il ne pouvait être vaincu que par un chevalier et saint musulman, c'est-à-dire Ali...

Les personnages du poème sont présentés sans équivoque et de manière extrêmement explicite: — Ali est bon, le géant est méchant et ils le restent jusqu'à la fin. Aucun changement n'intervient. Finalement le mal est puni et la vertu récompensée. Ali tue le géant, les musulmans captifs recouvrent la liberté, emportant avec eux, comme compensation aux souffrances et à l'injustice, le bien des géants. La Tête coupée redevient un bel homme et retrouve sa femme et son fils. Cela résulte des principes éducatifs auxquels est soumis le contenu du poème. Pour ces mêmes raisons, on prend au sérieux les éléments fantastiques et fabuleux qui côtoient les éléments réels et authentiques. De même, le problème du temps et du lieu de l'action n'est pas le plus important dans notre poème. Une seule chose est certaine, c'est que les événements se déroulent du vivant du prophète Mohammed et de son gendre — Ali. Au contraire, le lieu de l'action, cité dans le poème, c'est „un désert“ (*bir şahrā*) „un grand puits“ (*bir uly qujuy*), „un grand palais“ (*uly saraj*), etc... Ces lieux sont situés très loin. On les atteint en principe, après sept jours et nuits. Nous nous rappelons qu'Ali alla à cheval justement sept jours et nuits. Il lui fallut autant de temps pour atteindre le fond du puits où il se trouva seulement le huitième jour. Ce n'est pas par hasard, parce que, en Orient — sept, de même que quarante, signifie tout simplement „beaucoup“. Pour cette même raison, le lasso d'Ali était long de mille cinq cents *qoulatch*'s, où un *qoulatch* équivaut à la largeur des bras déployés d'un homme; la massue de fer qui

servait d'arme au géant, pesait mille *bātman*'s; le géant millénaire retenait en captivité dans son repaire mille musulmans dont il ne resta plus que la moitié, juste cinq cents; Ali, après avoir tué le géant principal, en tua encore trois cents le même jour.

Dans notre poème, nous ne remarquons pas le souci particulier d'un beau langage ou la correction de la métrique des vers. Les épithètes et les comparaisons employées ici ne sont pas recherchées et se répètent tout le long du poème. Le vocabulaire est très simple et assez limité, certainement semblable à celui usité par le peuple dans ses conversations quotidiennes. Certains critiques ne voient en ces faits que la naïveté évidente et le primitif de l'oeuvre. Sans nier tout à fait ce point de vue, remarquons que c'est le but de cette oeuvre qui a décidé de sa forme. L'essentiel pour l'auteur est l'idée, mentionnée ci-dessus, de la didactique et de la morale; les considérations artistiques et formelles restent pour lui des problèmes de second plan. La méthode littéraire qu'il applique, sans dépasser le cadre du répertoire des ressources artistiques dont on profitait d'habitude dans la création des récits de ce genre, a contribué de manière évidente à la popularité extraordinaire de son oeuvre qui est récitée en Turquie sur un accompagnement musical jusqu'à nos jours.